***Les Cahiers des Dix*. Numéro 11. Montréal, 1946. [En frontispice, reproduction de la gravure ornant un programme du Parc Sohmer, en 1893]. 327 pages. 24X18.5 cm. Prix : \$ 2.00**

Marie-Claire Daveluy

Volume 1, numéro 3, décembre 1947

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801392ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801392ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daveluy, M.-C. (1947). Compte rendu de [*Les Cahiers des Dix*. Numéro 11. Montréal, 1946. [En frontispice, reproduction de la gravure ornant un programme du Parc Sohmer, en 1893]. 327 pages. 24X18.5 cm. Prix : \$ 2.00]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1(3), 426–439.
<https://doi.org/10.7202/801392ar>

LIVRES ET REVUES

LES CAHIERS DES DIX. Numéro 11. Montréal, 1946. [En frontispice, reproduction de la gravure ornant un programme du Parc Sohmer, en 1893]. 327 pages. 24X18.5 cm. Prix: \$ 2.00.

Sommaire: Question de mesure, par Mgr Olivier Maurault, P.D., P.S.S.—*Madeleine de Verchères et Chicaneau*, par Jean Bruchési.—*Les Hurons*, par Aristide Beaugrand-Champagne.—*Les Trois-Rivières, (1535-1634)*, par Léo-Paul Desrosiers.—*Brève histoire du Parc Sohmer*, par E.-Z. Massicotte.—*Minéraux de basse étoffe*, par l'abbé Albert Tessier.—*La Construction royale de Québec*, par Pierre-Georges Roy.—*Nos institutions politiques et judiciaires*, par Maréchal Nantel.—*Les Fastes de Montréal*, par Victor Morin.—*Les Fils de famille, (1720-1750)*, par Gérard Malchelosse.

Les Membres de la *Société des Dix* ont droit aux égards des chercheurs dans le domaine de la grande et de la petite histoire canadienne. Ces érudits demeurent allègres à la tâche, habiles à dénicher puis à dépouiller les vieux papiers, y relevant de petits faits ignorés, des personnages inconnus ou méconnus, des événements qui en éclairent beaucoup d'autres. *Les Dix* font honneur à la promesse que formulait au nom de tous, dans le premier *Cahier*, paru en 1936, le Maître regretté, Aegidius Fauteux. Tous donnent l'exemple du labeur courageux qui ne se détourne point « des longues et patientes recherches », qui s'avère désintéressé, comme il convient « aux fervents de l'histoire qui ne se satisfont point d'un plaisir égoïste », mais partagent avec tous les résultats acquis.

Dans leur dernier recueil, qui nous arrive en 1947, mais porte le millésime de 1946, *les Dix* nous offrent comme à l'ordinaire, des études d'ensemble et de détail, des tableaux de vie populaire, des aperçus économiques, judiciaires et sociaux. Plusieurs s'efforcent de traiter les

questions plus à fond, moins à la façon des travaux d'encyclopédie où l'on se soucie d'abord d'information rapide et de culture très générale. Les *Cahiers des Dix* donnent l'impression qu'on s'y emploie à parler d'histoire de façon descriptive et *explicative*. Des jugements sont portés. La causalité en histoire s'entrevoit. Des conclusions raisonnées se dégagent. Quel que soit, en tout cas, le mode de présentation ou de discussion critique, la faveur du public est conquise aux *Dix* comme en témoigne la rareté des premiers *Cahiers* disparus chez tous les libraires non-spécialisés. Les *Cahiers* ont pris place parmi les *notables* des bibliothèques. Ce sont des *Canadiana* que l'on consulte souvent.

Une étude de Monseigneur Maurault: *Question de mesure* ouvre les pages du onzième *Cahier*. Elle se présente comme une nouvelle *Marge* d'histoire. C'est une appréciation critique de l'article du professeur Adair de l'Université McGill: *France and the beginnings of New France* (*The Canadian Historical Review*, vol XXV, September 1944). La réplique du prélat possède un titre bien frappé. C'est en effet une question de mesure pour le professeur Adair. Il interprète, fait servir, et plie à les rompre, les faits historiques. On dirait d'une thèse doctrinale. Le ton est grave, tendancieux, un peu agressif. Autour d'idées préconçues, M. Adair multiplie les arguments, les hypothèses, et souvent, les inexactitudes. Il range tout dans des paragraphes massifs. Il imprime à l'ensemble un mouvement d'assaut non sans puissance. A le lire, la Contre-Réforme catholique, au XVII^e siècle, prend un assez sombre aspect. La Compagnie du Saint-Sacrement, particulièrement visée, apparaît sous le nom dont l'accablèrent ses adversaires, quelques années avant sa disparition: la Cabale des dévots. L'esprit mesuré de Mgr Maurault se meut avec aisance dans cette ambiance austère. Son ironie s'atténue et reste de bon ton, à peine élève-t-il la voix, ici et là. Il admet la sincérité de son opposant. L'impartialité de l'historien, la maîtrise des sources, anciennes, modernes et toutes récentes, semblent le fait du prélat beaucoup plus que du professeur. Ainsi, Monseigneur le Recteur a raison de nier l'action de la Compagnie du Saint-Sacrement dans ce qui a trait aux origines de la fondation de Montréal. Elles lui demeurent étrangères et antérieures. Ne savons-nous pas que l'organisation de la filiale de la Flèche, à laquelle s'intéressa M. de la Dauversière, n'eut lieu qu'en 1635. Monseigneur Maurault est également bien fondé de refuser le titre de filiale de la Compagnie à la Société de Notre-Dame de Montréal. Le nom même de *Comité* n'a pas sa

raison d'être. Aucune preuve valable n'en existe. Peu importe que les Messieurs de Montréal appartenissent pour la plupart à ce groupe fameux d'hommes d'œuvres. A cette époque de renouveau catholique, combien d'initiatives et de fondations prirent naissance en dehors de la Compagnie, quoique son appui fût sollicité ou déclaré indispensable. D'autre part, a-t-on songé à la présence des femmes dans la Société de Montréal ? La Compagnie ne voulait des femmes à aucun prix ni dans le Centre parisien, ni dans les compagnies de Provinces. Et le secret ? Les filiales y étaient sévèrement assujetties. Comment une société comme celle qui veilla à l'établissement de Montréal se serait-elle passée de publicité, ou n'aurait-elle pas apparu dans des actes civils ou autres ? ¹⁾ Ce qu'expliquent fort bien les Messieurs de Montréal dans leur vade mecum de 1643 : *Les Véritables Motifs*... (Voir la Réponse à la première objection contre le dessein de Montréal, p. 48-51, éd. Verreau, Montréal 1880). Relisons attentivement, outre les *Véritables Motifs*, pour mieux nous convaincre des faits, les documents publiés par Raoul Allier, Alfred Rebillion et d'autres, sur les Compagnies de Marseille, de Toulouse, de Caen, véritables filiales, ces dernières. Surtout, réclamons-nous des *Annales*... de Voyer d'Argenson, éditées par Dom Beauchet-Filleau (Paris, H. Oudin, 1900). Ne puis-je profiter du rappel de ce bénédictin pour remettre en honneur un autre érudit dont les droits ont la prépondérance sur tous les autres en la matière : le R.P. Le Lasseur de la Compagnie de Jésus. C'est ce jésuite qui exhuma, peu après 1865, à la Bibliothèque Nationale de Paris, le précieux manuscrit de Voyer d'Argenson. Il y dormait depuis cent soixante-dix ans. Le Père Le Lasseur étudia le document et lui consacra des notes abondantes, mais il mourut avant d'avoir rien publié. Toutefois, le Père avait fait part de sa découverte à Dom Beauchet-Filleau, et au R.P. Charles Clair, jésuite. Après sa mort, en 1884, Dom Beauchet-Filleau publia dans une revue de Paray-le-Monial, une brève étude sur le sujet et fit connaître l'existence du manuscrit. Il loua l'érudition du Père Le Lasseur et promit d'éditer un jour, le document que ce Père avait trouvé, promesse qu'il n'exécuta que seize ans plus tard en 1900. De son côté, le Père Clair publiait, dans les *Étu-*

1. Souvenons-nous que le Centre parisien refusa, en 1646, le legs de l'abbé Thomas Le Gauffre, Membre de la Compagnie et un des Messieurs de Montréal afin de ne pas toucher au secret, « qui était l'âme de la Compagnie ».

des de la Compagnie de Jésus, en 1888-1889, une série d'articles où il utilisait les notes abondantes laissées par la Père Le Lasseur.

Ajouterai-je un mot sur *l'incompétence* dont témoigne M. de la Dauversière, selon M. Adair? C'est un blâme gratuit et dont l'exonère très bien Mgr Maurault. L'incompétence de Jérôme Le Royer de la Dauversière s'accepte mal *historiquement*, car le promoteur et le fondateur de notre ville, malgré tant de forces adverses, de circonstances qui le desservent, de revers financiers, n'en a pas moins créé *un fait historique unique*, extraordinaire, aux conséquences lointaines admirables. Ce modeste receveur de tailles fléchois, sera toujours vengé, et justifié, quand on l'évoquera par le parchemin que tient sa main frémissante et qui a nom: *le Dessein de Montréal*. Il fut le premier à le concevoir comme à le mettre par écrit. *A lui seul*, ce dessein fut inspiré.¹ Aidé de collaborateurs dignes de lui, mais qu'il dépassa par sa sollicitude, sa persévérance, et parfois par une étonnante prévision des événements, il poursuivit le dessein de Montréal jusqu'au bout, même quand la mort chevauchait à ses côtés, guettant son dernier geste de fondateur pour avoir raison de lui. Que Jérôme Le Royer de la Dauversière n'ait pas été le financier que d'aucuns auraient rêvé, peu importe aujourd'hui! L'or n'aurait matérialisé et consolidé que ce que l'intelligence, la volonté, l'âme avaient d'abord créé. Il y a primauté du spirituel, ici comme bien souvent ailleurs.

Toutes ces réflexions n'apportent-elles pas l'assurance que l'étude de Mgr Maurault est vivante et actuelle, tout en gardant la sobriété, l'élégance de forme, dont se départit rarement le Recteur de l'Université de Montréal? N'est-ce pas aussi parce que sa réfutation touche à beaucoup de points encore controversés dans l'histoire de notre ville? Oui, il faudra y venir quelque jour, et passer au crible de la critique historique la plus rigoureuse, *toutes* les sources existantes sur les origines de Montréal. On en abuse. Il reste à décider des documents de pre-

1. « Étant instruit des biens qui se font en Canada », écrit M. Olier, en 1642, dans ses *Mémoires inédits* et me trouvant lié de société comme miraculeuse à celui à qui Notre-Seigneur a inspiré le mouvement et commis le dessein et l'entreprise de la Ville-Marie... » — « Un grand homme de bien n'ayant jamais vu la Nouvelle-France que devant Dieu, se sentit fortement inspirer d'y travailler pour sa gloire », dit la *Relation pour l'année 1642*. — « Le dessein de Montréal a pris son origine par un homme de vertu qu'il plut à la divine bonté inspirer, il y a sept ou huit ans, de travailler pour les Sauvages de la Nouvelle France... » nous apprennent en 1643, les *Véritables Motifs*.

mière main. Il y en a, et ceux-là seuls importent. Les autres suivront bien en utiles auxiliaires des premiers.

* * *

M. Jean Bruchési, à petits coups de plume fort spirituels, esquisse la figure de Magdelon de Verchères, devenue seigneuresse de la Pérade, et infatigable plaideuse. L'héroïne s'agite dans un cadre racinien qui ne manque pas de malice. *Madeleine de Verchères et Chicaneau*, s'intitule l'étude biographique. L'ombre bavarde et affairée de la Comtesse de Pimbêche se glisse vite près de nous. Quoi qu'il en soit, l'humeur processive de Madame Magdelon ne peut que nous intéresser. La pauvre seigneuresse, quel recul pourtant, dans les causes qui sollicitent son courage ! Car il faut l'admettre, en face des appels judiciaires que nous révèle le portraitiste, les fins qu'elle a poursuivies ne sont pas de nature très élevée. Il y a là un coulage malheureux de sa fougue combative. L'on demeure frappé, par contre, de l'esprit familial de l'héroïne. Elle vit en si bonne intelligence avec les siens, soit à Verchères, soit au Manoir de la Pérade. Elle soutient envers et contre tous son peu commode mari. Elle lui sauve deux fois la vie et embrasse toutes ses querelles. Bref, l'union est parfaite entre eux et demeure sans nuage jusqu'à la fin. Peut-être les époux doivent-ils cette paix à l'intérieur aux luttes entreprises à l'extérieur ? En s'alliant contre un péril commun ils eurent garde de diminuer les forces en les divisant. Moyen assez original tout de même : recourir au procès pour éviter les querelles de ménage ! Mais ne marchandons pas notre admiration. Madeleine de Verchères eut sans contestation possible l'esprit familial... et conjugal.

Au cours de son récit, M. Bruchési, qui s'amuse et nous amuse, exprime ses regrets pour la franchise dont il use envers la seigneuresse de la Pérade. C'est beaucoup de courtoisie. Qu'il se rassure. Madame Magdelon gardera la place honorable qu'elle a chèrement gagnée chez nous. Qu'elle ait été une plaideuse sans élégance, ni sans beaucoup de souci pour la vérité, ce qui est assez grave, nous lui pardonnons ses défaillances. A l'encontre de beaucoup d'humains qui lui ressemblent, elle se rachète par le fascinant souvenir de sa jeunesse. La fillette de quatorze ans, ignorante de la peur et qui se moque du défaitisme,

reste le symbole des luttes où la finesse et l'endurance l'emportent sur la force brutale.

M. Bruchési s'abandonne à sa verve dans une forme très littéraire. Son étude est charmante. L'ironie sait y demeurer souriante, et la malice, sans méchanceté. La vérité historique garde ses droits, même le droit à l'indulgence. Le biographe de Madame Magdelon accompagne son travail de références et nous présente la liste de ses sources. C'est connaître son métier. Mais qu'a donc écrit M. Massicotte sur Madeleine de Verchères? Ce « E.-Z. Massicotte, *etc* »... nous intrigue.

M. Aristide Beaugrand-Champagne délaisse les Iroquois. Depuis quelques années, nous étudions, sous sa direction, la civilisation de nos anciens ennemis. L'an dernier, leurs armes de combat a retenu notre attention. Rien de plus intéressant que ces détails sur les coutumes guerrières de sauvages aussi politiques que cruels. Nous avons, cette année, huit pages sur les *Hurons*, car l'ethnographe se défend bien d'y tracer le début d'une histoire de ces Indiens. « L'histoire des Hurons est écrite » affirme-t-il; « et je n'ai pas l'intention de la recommencer ». Il se contente de répondre à deux questions. L'une concerne le lieu où habitaient jadis, bien avant Cartier, ces sauvages qui finirent si tragiquement leur destinée de peuple au milieu du XVII^e siècle. La seconde question vise à connaître l'origine du nom de Wendates, comme s'appelait elle-même cette tribu. M. Beaugrand-Champagne nous rappelle que ce sont les premiers Français venus en ce pays qui les surnommèrent Hurons. Ils avaient considéré avec une curiosité si amusée leur coiffure en forme de hure que le nom de Huron leur vint spontanément aux lèvres. Il s'agit donc dans l'étude de M. Beaugrand-Champagne du nom de Wendates. Les secrets de la linguistique indienne sont familiers à ce spécialiste. Il en discute de façon à prouver sa maîtrise. Son mérite nous semble grand. D'abord, parce que ce peuple de ci-devant Iroquois lui plaît peu; puis, parce que ces études consacrées aux aborigènes nous paraissent longues, très pénibles. Sans doute, l'esprit de l'archéologue nous échappe. Les belles poteries exhumées déjà par M. Beaugrand-Champagne nous réconcilieraient peut-être?... Pour sa constance à poursuivre ses recherches à Lanoraie; par ses connaissances précises, savantes, en son domaine, M. Beaugrand-Champagne a reçu l'hommage de ses camarades-historiens. Ils lui confèrent le titre d'*Indianologue* de la Société des Dix. Les profanes ne peuvent vraiment que s'incliner.

On garde des Trois-Rivières depuis la célébration du troisième centenaire une image fidèle de son passé. La région du Saint-Maurice a bénéficié de ces journées du souvenir. En outre, un apôtre trifluvien, M. l'abbé Albert Tessier, veille sans se lasser, sur les chroniques de ce coin de terre. Il les ranime. Il s'adjoint même, à l'occasion, quelques collaborateurs bien-disants. Sa perspicacité le sert, il a vite fait d'en découvrir selon son esprit. Ainsi, du fauteuil numéro huit qui est le sien à la Société des Dix, il se tourne volontiers vers l'occupant du numéro trois, M. Léo-Paul Desrosiers. Celui-ci ne compte-t-il pas parmi ses ascendants des pionniers trifluviens ? Et ses romans historiques ? Ils recréent de façon bien émouvante l'atmosphère mauricienne. C'est un connaisseur, un familier, un ami, qui rôde beaucoup, lui aussi, autour et alentour du Platon. Quels arguments à faire valoir s'il est besoin d'insister !... Mais non, M. Desrosiers, qui hésite un instant, se ravise. Il se souvient des fiches qu'il a classées sur *les Trois-Rivières*, de l'année 1535 à l'année 1634. Tous les textes de nos vieux chroniqueurs ont été dépouillés, puis transcrits : Cartier et ses *Relations*, Champlain et ses *Voyages*, l'*Histoire* du récollet Sagard, les *Relations des Jésuites*, et enfin le *Premier Établissement de la foy* de cet autre récollet, Chrestien Le Clercq. Oui, une étude sur les origines des Trois-Rivières serait possible... Et voilà comment, peut-être, M. Desrosiers en vint à nous présenter, dans le dernier *Cahier des Dix*, une substantielle *introduction* à l'histoire des Trois-Rivières. Lorsque s'écrit un jour l'histoire générale de la région trifluvienne, il faudra se souvenir de l'étude de M. Desrosiers. Elle ouvrirait le récit de façon classique. Le chercheur a peu laissé à glaner, et l'historien a jugé. Avec cet écrivain à l'humeur philosophique, l'histoire devient vite explicative. Trois dates ressortent de ce travail, trois points de repère importants, parmi les faits préliminaires à la fondation de la Cité des Hertel et des Godefroy : 1535 avec Cartier, 1603 et 1633 avec Champlain. Quel relief prend la figure de Champlain ! *C'est le vrai fondateur des Trois-Rivières*. Impossible de conclure autrement, les textes cités par M. Desrosiers sont probants. Benjamin Sulte, en 1884, alors qu'on élevait un monument à Laviolette, n'en doutait pas non plus. Il acquiesçait d'une voix sans fermeté, au vœu général des Trifluviens. Laviolette, cet officier dont on ignore même le prénom, justifie mal son titre de fondateur. C'est un *délégué officiel* et le *premier commandant du poste* que vient de créer Champlain, voilà ses titres. Les travaux, que ce

commis principal de la Compagnie des Cent-Associés exécute, répondent à des ordres précis, où rien n'est laissé à l'initiative personnelle. Aussi bien, une fois son mandat expiré et sa tâche remplie, et cela en moins de deux ans (vingt-et-un mois, du 4 juillet 1634 au 17 avril 1636), le commandant Laviolette disparaît, s'enfonce dans la nuit. Et cette nuit devient si obscure que pas une lueur n'est encore parvenue à la percer. Mais en voilà assez, je crois... Reconnaissons que M. Desrosiers a raison de relire attentivement nos vieux chroniqueurs. Les Trois-Rivières y trouvent profit, honneur, et nous, matière à réflexion.

M. Massicotte devient fort agréable à lire. Il prend le ton du mémorialiste. C'est non seulement l'érudit que l'on entend, mais le Montréalais qui évoque un passé tout proche. Il raconte, plaisante, s'attriste, précise par des traits inattendus, la ronde de ses souvenirs. C'est un témoin sans pose, avec les expressions familières au conteur, ce qui ne refroidit rien. De vieux portraits, des lettres et des programmes entretiennent sa verve. Quelles anecdotes amusantes sur l'époque que certains auteurs anglais appellent: « the gay nineties »! M. Massicotte dans sa *Brève Histoire du Parc Sohmer*, projette surtout des tableaux divertissants et sonores. A sa suite, tout particulièrement de 1889 à 1900, nous accompagnons des foules bien aimables. Elles montent chaque jour, de Craig à Notre-Dame, la petite rue Panet. Toutes les classes sociales, tous les âges s'y rencontrent, car les spectacles sont variés, et l'orchestre entraînant. Le directeur musical, sorte de prince charmant vieillissant, éblouit bien un peu les auditeurs à leur entrée. Le bon temps, n'est-ce pas, quand on le compare à d'autres! De paisibles cadres sociaux y paraissaient immuables. M. Massicotte a-t-il beaucoup de scènes populaires semblables à mettre sous nos yeux? A vos mémoires, cher Maître!... Ou, nous en ferons l'assaut. Les archivistes ont tort de ne pas se pencher plus souvent sur le passé de leur époque. Combien d'entre eux possèdent l'art de redonner la vie aux vieux papiers et à quelques vieilles maisons.

Sans doute, il a suffi à l'abbé Albert Tessier de la toute petite phrase d'un Grand Intendant, placée en épigraphe de son étude, pour saisir sa meilleure plume mauricienne. A la Société des Dix, depuis cinq ans, les circonstances avaient dirigé ailleurs son activité, ce qui nous a valu d'excellentes vues d'ensemble sur la *vie urbaine*, puis sur la *vie rurale*, au Canada, en l'an mil huit cent. Les synthèses historiques plaisent-elles à cet écrivain? Il les réussit fort bien. Mais revenons

à Monseigneur Talon et à son texte suggestif. Citons les mots qui ont ainsi replacé sur les routes trifluviennes un de ses promeneurs invétérés. « Je vais travailler avec application, écrit Talon à Colbert, dès 1665, faisant de la découverte des minéraux ou riche ou de basse étoffe, un essentiel aux affaires du roi et à l'établissement du Canada ». En isolant les mots qui particularisaient son sujet, l'abbé Tessier créait un titre pittoresque, écho d'une voix parlant si bien la langue du Grand Siècle. Derrière ce titre: *Minéraux de basse étoffe*, on entrevoit déjà les gisements de fer de chez nous; ils ont une assez longue histoire. « Cette année », précise l'historien, « je présente au *Cahier des Dix* une étude sur les recherches préliminaires qui ont amené l'établissement de la première grande industrie de l'Amérique, du Nord: les Forges Saint Maurice. » On ne saurait être plus véridique ni plus mauricien. L'abbé Tessier nous fait donc assister à la chasse aux métaux et aux minéraux depuis Jacques Cartier. Il retrace les longues randonnées où s'engagèrent nos découvreurs, explorateurs, intendants et spécialistes, pour venir aboutir au bout de deux siècles aux terres ferrugineuses de la Seigneurie de Saint-Maurice et des territoires adjacents. Poulin de Francheville, seigneur de Saint-Maurice, négociant en gros de Montréal, en entreprend l'exploitation, en 1733. Le long des vingt-deux pages gonflées de faits et d'observations, écrites d'un style nerveux et bien frappé, l'historien nous tient en haleine comme devant un film aux décors changeants. Nous assistons « aux initiatives audacieuses » qui amenèrent chez nous, l'utilisation par nos industriels d'une des premières nécessités de la vie: le fer. L'ampleur de la vision mauricienne augmente chez M. l'abbé Tessier. Ses courses régionales en canot — par les chemins qui marchent, — lui font toucher du doigt ses moindres richesses naturelles; ses visites auprès des artisans le convainquent que l'âme laborieuse de la Mauricie ne connaît pas le repos; et enfin, le dépouillement des textes de nos anciens chroniqueurs, marque de traits vifs la place éminente tenue par « sa patrie intime », dans la pensée des fondateurs et des organisateurs de la Colonie.

Voici d'excellentes pièces d'archives commentées par M. Pierre-Georges Roy et traitant de la *Construction royale de Québec*. C'est d'un spécialiste rompu, nous le savons, au déchiffrement et à la critique des vieux mémoires. La *Construction royale de Québec* fait défiler sous nos yeux combien de flutes, de corvettes, de frégates et de vaisseaux, œuvres des charpentiers du régime français, exerçant leur métier dans

les chantiers des bords de la rivière Saint-Charles, puis au quai du Cul-de-Sac. Ce n'est pas l'histoire fictive de « la corvette au grand Mat » que nous entendons ici, mais celle des beaux vaisseaux en bois de chêne qu'on lançait alors sur la mer. Ils devaient faire honneur à leurs noms. Ces noms étincelaient avec le *Rubis* ou gardaient une résonance tout à fait canadienne avec le *Québec* et le *Saint-Laurent*. Dans cette industrie, l'initiative privée précéda l'établissement des chantiers royaux sous l'intendant Hocquart. M. Pierre-Georges Roy nous y intéresse et nous sourions en passant en revue, à ses côtés, autant de bateaux de petites dimensions. Voici l'*Heureuse Marie*, construit en 1741, par le Sieur de Salaberry; non loin se balance le *Marin du Bon retour* qui appartient au Sieur de Pétrimoult. Ces navires coûtaient fort cher à leur propriétaire, mais n'en filaient pas moins allègrement, manœuvrés par des marins modestes comme eux, mais convaincus de la beauté de leur métier. Après une rapide lecture du travail de M. Roy, je pensai: « C'est une étude à consulter plutôt qu'à lire. Elle s'avère indispensable au chercheur, voire au romancier, soucieux de couleur locale, mais elle l'est beaucoup moins au lecteur moyen. Après une seconde lecture, je n'en fus pas aussi sûr. Nous nous attardons auprès des petites goélettes, l'*Angélique*, la *Françoise*, la *Marie-Anne*. . . Elles ne sont pas muettes sur leur activité passée. Et nous partons pour je ne sais quel pays en entendant évoquer les brigantins, toutes voiles au vent. . . M. Pierre-Georges Roy tient toujours fermement la plume. Il ne s'éloigne pas tout à fait de ses *Archives provinciales* qu'il a, le premier, si parfaitement organisées.

C'est un grave sujet que traite M. Maréchal Nantel, mais sa prose est claire, bien rythmée. Ce que nous lisons dans les dix pages consacrées à *Nos institutions politiques et judiciaires*, ce sont des notions indispensables, qu'il ne nous est pas permis d'ignorer par ces temps de suffrage universel et d'accession aux professions libérales même par les femmes. Il ne faut pas oublier non plus dans quels cadres rigides nous enferment souvent les lois, afin que nous puissions vivre en société de façon raisonnable. Alors ce qu'il nous faut subir, regardons-le de près. L'esprit du droit est formateur, du reste, et le jugement y gagnera, tout en n'enlevant à personne le droit à l'esprit. M. Nantel possède le don de se faire bien comprendre et de ne pas ennuyer, même en parlant statuts, codes et tribunaux. Il vulgarise la science légale avec aisance, ce qui n'est pas d'un mince mérite dans une matière d'une extrême

plénitude, et qu'on exprime avec une extrême concision. M. Nantel à la Société des Dix, c'est l'historien des institutions qui nous régissent. Personne ne conteste son autorité.

M. Victor Morin termine cette année son évocation des *Fastes de Montréal*. Elles ont commencé de paraître dans le *Cahier* numéro neuf et se poursuivent dans le *Cahier* numéro dix. Cent-vingt et une plaques commémoratives ont été relevées. Toutes nous rappellent le souvenir de faits, d'événements, de personnages, qui ont quelque relation avec l'histoire de Montréal. M. Morin accompagne cette revue d'informations historiques qui lui donnent du relief et un regain de vie. Ces tablettes du passé sont bien autre chose que de vains ornements apposés sur la façade des édifices, aux encoignures de certaines rues, et ailleurs. C'est une histoire lapidaire de la Cité et de l'île de Montréal, une histoire qu'on ne doit ni oublier ni considérer comme une chose morte, ou incapable d'insuffler l'énergie des Anciens, leur culte de l'honneur, et cette vitalité chrétienne qui imprégnait leurs gestes. Rappelons, en outre, qu'il se donne parfois, autour de ces mementos de marbre ou de bronze, une sorte d'enseignement en plein air, au moyen de promenades historiques. M. Morin en fut l'initiateur, il y a quelques années, et le professeur titulaire. Il continue de s'y intéresser quand l'occasion se montre propice. On cause beaucoup d'affaires dans le centre du vieux Montréal chargé de souvenirs, pourquoi n'y entendrions-nous pas aussi le message des morts ? C'est à la louange de M. Morin de maintenir vivantes, par ces initiatives, les inscriptions d'honneur qui « n'arrêtent pas toujours les passants » selon les vœux des Simonides de tous pays.

Que M. Morin me permette quelques observations. Pourquoi a-t-il interrompu la rectification des erreurs qui se glissent inévitablement dans la rédaction des plaques, et qu'il nous donnait au bas des pages avec des références à l'appui ? (Voir notamment le *Cahier* numéro neuf, pages 19, 31, 34). L'appareil critique est indispensable dans les travaux de ce genre. Sans doute, je constate dans le texte même de M. Morin, qu'il y relève des inexactitudes, mais les références s'y trouvent moins nettement établies. Nous avons si peu de guides sûrs autour des faits que rappellent les nombreuses plaques commémoratives. M. Morin s'est toujours penché sur l'histoire de Montréal, nul n'a désiré davantage la répandre et la glorifier, dans son pays et à l'étranger. Par exemple, n'eût-il pas été intéressant de signaler, avec

références à l'appui, la malheureuse et séculaire méprise des historiens au sujet du jeune martyr de la Rivière-des-Prairies, Auhaitsique (fautivement Ahuntsic). Le R.P. Archange Godbout, un franciscain érudit, a parfaitement prouvé (dans le *Bulletin des recherches historiques*, mai 1942), les textes du Frère Sagard en mains, que ce soi-disant Huron était bel et bien « un jeune François » (Français). Nous devons à la mémoire du compagnon du Père Viel au moins cette réparation tardive: lui restituer sa véritable nationalité. Je remarque également qu'une exception a été faite en faveur d'un monument dans ce groupement composé uniquement de plaques commémoratives: l'obélisque de la Place royale. Mais alors pourquoi n'en citer au long qu'une inscription sur quatre, et justement celle dont une plaque commémorative, non loin, rappelle le même fait: la fondation de Montréal? Certaines dates restent discutables: *Le Devoir* a-t-il été fondé en 1910 ou en 1909? (Voir le *Cahier* numéro neuf, page 65). Et l'Hôtel-Dieu de Jeanne Mance? N'a-t-il pas été construit, achevé en tout cas, non en 1644, mais en 1645? (Ibid., pages 34-37, passim) ... Enfin, une dernière question. Le Père le Caron ne demeure donc plus l'assistant du Père Denis Jamet à la célébration de la première messe en 1615, sur l'île de Montréal? Le texte de Champlain (*Oeuvres*, Ed. Laverdière, tome IV, p. 16) paraît bien l'indiquer, et le *Mémoire des Récollets de 1637*, Archives de Versailles, ne le contredit point. Somme toute, le travail de M. Morin est si considérable, abonde en détails si nombreux et parfois inédits, que de semblables remarques paraissent bien infimes... L'auteur des *Fastes de Montréal* nous donnera prochainement, espérons-le, une édition séparée de son étude. Elle comblera une lacune dont nous nous sommes souvent plainte, avec beaucoup d'autres.

M. Gérard Malchelosse vient clore le *Cahier des Dix*, numéro onze, avec *Fils de famille en Nouvelle-France, 1720-1750*. M. Malchelosse recherche les études de caractère inédit. Qui ne lui donnera raison? Nous n'avons pas assez de travailleurs autour de nos documents, des travailleurs bien préparés au métier assez rude d'érudit, et dont la technique soit sûre, le jugement exercé, la probité parfaite, même quand elle tourne contre soi. M. Malchelosse touche à son sujet pour la deuxième fois, il nous en avertit. Aussi, pouvons-nous constater combien ses méthodes de travail lui permettent d'étoffer une matière historique qu'il a reconnue digne d'intérêt. Son titre est prometteur:

Fils de famille. A première vue, si l'on n'est pas familiarisé avec les mœurs du grand siècle, on s'attend à des récits d'aventures où se manifeste l'activité d'une jeunesse ardente, bien éduquée. Hélas! On déchant vite. En quelle compagnie l'histoire vient ranger ces jeunes gentilshommes et ces petits bourgeois: avec les prisonniers, les contrebandiers, les faux sauniers, etc. M. Malchelosse relève au Canada, pour une période de vingt-sept ans (de 1722 à 1749) quelque soixante-huit fils de famille déportés au Canada. « Et je dois en oublier », ajoute-t-il, avec la prudence du bon érudit. L'historien s'attendrit, ici et là, en étudiant de près l'existence de quelques-uns de ces fils prodigues. Il nous les dépeint « comptant de seize à vingt-deux ans d'âge, et arrivant ici enchaînés ensemble, les uns par un pied, les autres par le cou et conduits par des archers ». Et quelle réputation de libertinage, de fainéantise, de joueur, quoique l'un d'eux avouera, un jour, que « son seul crime » après tout fut de « montrer un trop grand amour des plaisirs suivis de quelques dépenses »! Évidemment ce jeune débauché usait de l'axiome populaire: personne ne doit s'incriminer lui-même. *En général*, nous déclare M. Malchelosse, les plaintes n'étaient que trop fondées à leur sujet, et l'acquisition de tels colons tarés n'était pas à approuver. On le comprit en France devant les protestations des gouverneurs, des évêques et des intendants. Relisez en tout cas les quelques portraits que trace M. Malchelosse, entre autres ceux d'Antoine Roy de Bonnaire, du chevalier Bouchel d'Orceval, de Louis-Claude Danré de Blanzy, et enfin celui de ce Daniel de Portail de Gevron qui épousait « à la gaumine » Marie Anne-Antoinette Levreau de Langy, à Batiscan. Rassurons-nous, moins d'un an plus tard, tout se régularisait. Et nous ne voyons pas que M. Portail de Gevron ait été par la suite un mari indésirable, ni un colon indigne de confiance. Évidemment, il y eut beaucoup d'autres cas moins édifiants... M. Malchelosse reste optimiste, cependant, devant les diverses tentatives du Ministère des Colonies, concernant le peuplement de la Nouvelle-France. Ses paroles sont à citer: « Chiffres en mains, assure-t-il, j'ai démontré d'une manière objective que l'apport des fils de famille dans la colonisation de la Nouvelle-France a été tout à fait infime et de nul effet. Car, en somme, que sont dix, vingt ou même trente canailles dans le grand total des 8,000 ou 10,000 colons respectables qui sont venus de France, de 1608 à 1760, et qui ont fondé la race canadienne-française ». Un peu

plus loin, il conclut: « La vérité est simple. Elle démontre que, dans l'ensemble, le peuple canadien-français n'a pas à rougir de ses origines. Sauf de rares exceptions, nos ancêtres furent des gens honnêtes, des gens d'honneur! »

Redisons-le: *Les Dix* sont de laborieux historiens, dont on ne peut assez louer la constance au travail. Depuis onze ans, chacun d'eux puise dans la réserve de ses connaissances et met au point des pages que l'actualité ranime, ou des études d'un caractère inédit. Répond-on avec intérêt à leur geste d'éclaireurs? Je veux l'espérer. Il convient, en tout cas, de souhaiter une large diffusion à ces travaux collectifs annuels. L'histoire, chez nous, doit demeurer à la fois une science vivante, *en mouvement*, et un effort de vulgarisation, susceptible de la faire aimer de tous. Les *Cahiers des Dix*, dans leur ensemble, répondent à ces deux exigences intellectuelles de notre temps.

MARIE-CLAIRE DAVELUY